



DIES ACADEMICUS 2001

Allocution du prof. Dominique Belin Représentant du corps professoral au Conseil de l'Université

Monsieur le Recteur, Mesdames, Messieurs,

Je souhaite évoquer au cours de cette brève allocution cinq thèmes de réflexion, un par minute.

Le premier concerne la tension dialectique entre université ouverte à tous et université lieu d'excellence. Nous sommes pratiquement tous attachés au libre accès à l'université. Ne soyons pas hypocrites, ce libre accès a pour corollaire une sélection, qui devrait intervenir si possible durant la première année d'études. Dans ces conditions, il apparaît hautement souhaitable de permettre aux étudiants de consacrer le plus clair de leur temps à leurs études, et donc d'offrir des bourses et des places de crèche en nombre suffisant, par exemple dès la première année d'étude, aux étudiants obligés de subvenir à leurs besoins ou ayant une famille. Enfin, le libre accès implique aussi que la poursuite des études, au cours d'un troisième cycle conduisant au doctorat, soit réservée aux étudiants dont les capacités, l'enthousiasme et la force de travail déterminent les qualités nécessaires à l'excellence.

Cela m'amène au deuxième thème, celui de l'enseignement. Il me semble indispensable que nos meilleurs chercheurs soient présents dans les cours de première année, fût-ce pour quelques heures, pour favoriser l'éveil de l'enthousiasme et de l'esprit critique chez le plus grand nombre d'étudiants, et pour favoriser une sélection la moins injuste possible. Mais attention, nous commettons trop souvent l'erreur de ne voir l'enseignement que par la lorgnette du catalogue des cours. L'enseignement se fait certes dans les auditoires, mais il se fait aussi, d'une manière moins visible mais tout aussi importante, dans les laboratoires, dans les bibliothèques ou sur le terrain. Il est essentiel d'en tenir compte dans l'appréciation des tâches d'enseignement de chacun.

Le troisième thème concerne l'évaluation des enseignements. Il s'agit là d'un paramètre utile, mais qui doit être manié avec précaution. Il y a d'abord le danger, que j'espère assez faible, de céder à la tentation démagogique de vider un cours de sa richesse pour obtenir un meilleur taux de satisfaction. Par ailleurs, la pratique actuelle, qui évalue l'enseignement immédiatement à la fin du cours, risque d'être inexacte, car l'importance d'une matière n'apparaît souvent pleinement qu'après plusieurs années d'étude. Il serait donc judicieux de procéder à une seconde évaluation des cours du premier cycle, par exemple à la fin du deuxième cycle. Une telle pratique permettrait aussi de corriger, au moins partiellement, un défaut majeur des évaluations actuelles. En effet, celles-ci ne tiennent aucun compte des qualités intrinsèques de ceux qui les remplissent: les cancrels et les génies ont le même impact, même s'ils sont aussi peu nombreux les uns que les autres. Ce biais est

particulièrement critique en première année, où une fraction importante des étudiants se sont trompés dans le choix de leur filière et vont donc en changer.

Venons en maintenant aux indicateurs qui devraient permettre de déterminer si l'université remplit les objectifs qu'elle s'est fixés. Des indicateurs quantitatifs ? Pensons à la boutade imprudente de Staline en 1945: le Vatican combien de divisions ? Moins de cinquante ans plus tard, l'empire de l'Est implose, en partie sous les coups d'un pape polonais ! Des chiffres peut-être, mais pas n'importe quels chiffres. La qualité d'une université se mesure au succès professionnel de ses diplômés, au rayonnement de ses enseignants, à l'excellence de sa recherche. L'université travaille dans la durée et son échelle de temps dépasse de loin le temps d'une législature. De même, la qualité d'une recherche ne se mesure ni au nombre de brevets, ni au nombre de pages publiées, ni aux facteurs d'impact. La qualité d'une recherche est une valeur difficile à estimer, qui prend bien plus de temps à évaluer que les éléments chiffrés, aussi sophistiqués soient-ils. Ce souci de l'excellence doit rester notre principale exigence, et si nous voulons être fiers de notre université, il importe de maintenir le cap.

J'aimerais enfin faire part de mon inquiétude devant la désaffection des membres de l'université pour la République universitaire, en tant que chose publique. Cette désaffection touche les exécutifs: combien de professeurs hésitent à s'investir dans les tâches de gestion même pour un temps limité, les estimant réservées aux moins brillants de leurs collègues, ce qui est parfaitement injuste. Elle touche aussi les conseils participatifs: la difficulté à trouver des candidats et le misérable taux de participation lors de la plupart des élections reflètent certes le désintérêt de trop de citoyens pour la cité lors des votations et élections. Ils n'en sont pas moins préoccupants. La participation prend certes du temps mais elle évite l'opacité; elle permet de mieux comprendre ce qui nous unit, au-delà des différences entre les disciplines. Elle permet enfin une large adhésion devant les défis qui nous attendent. Une mobilisation accrue de tous les membres de l'université reste donc un objectif incontournable pour stimuler et nourrir le cadre qui nous permet de consacrer le meilleur de nous-même à l'enseignement et à la recherche.

8 juin 2001